

POURQUOI PAS ?
95, bd E.-Jacquemain
1050 BRUXELLES

30 Oct. 1975

VU

A PARIS



ROZANES.

Mais où va l'art ? (suite)

La rentrée artistique à Paris s'articulait donc sur deux grandes manifestations : la Biennale dont nous avons rendu compte dans un précédent article et, au Grand-Palais, le Salon des Jeunes et celui des Décorateurs.

Dans les vastes espaces cloisonnés, aux pans modernes, industriels, les décorateurs, les artistes s'accordent, en ce lieu privilégié pour les réalisations de groupe, pour dégager un style industriel des surfaces, des formes et des couleurs, sans omettre la finalité du pratique. La maison n'est plus ce mur brutal, agressif, puisque son intérieur offre beaucoup d'ingéniosité, de commodité dans la richesse ou l'inhabituel du matériau, dans l'imagination du volume, dans la recherche du détail. Surtout la peinture reprend ses droits et l'artiste, même s'il ne figure pas au catalogue des surréalistes ou des hyperréalistes, n'en crée pas moins les lignes et les couleurs de l'abstraction monumentale. Ainsi revivent le bois, les métaux, les plastiques, les façades, le béton avant de se solidifier dans la construction ou dans l'objet multiplié dans sa diversité.

Les structures tissées sont partout, sous la forme la plus inattendue, au point de former à l'improviste un coin de forêt. Alors s'allient la fibre et le trait. Il n'était pas, en effet, déplacé de réserver une cinquantaine d'accrochages à des tapisseries de toutes factures, œuvres de jeunes, tentatives prometteuses, à côté de l'affirmation des aînés. Est-il un art actuellement qui s'affirme, qui se compose davantage que la tapisserie ? Que ces moins connus s'alignent à côté de Sonia Delaunay, d'Hartung, de Vjera da Silva, de Wogensky témoigne d'une singulière vitalité de la tapisserie.

Picard le Doux a bien dégagé ses « planètes » que l'atelier Pinton « lisse » à Aubresson. Les étoiles gambadent et brusquement, comme des enfants sages, regagnent le vieux logis solaire. Je vais retrouver bientôt l'artiste dans une exposition étoffée, à Nevers, et son univers bleu et jaune créera un étonnant mouvement dans le décor avoisinant des fleurs libérées, légèrement tourbillonnantes de Caly.

La Société des artistes décorateurs, qui nous laisse un catalogue attirant de toutes ces œuvres, a bien réussi son 48^e Salon, dans ce « rassemblement d'énergies, pour promouvoir l'esprit de synthèse en introduisant la notion de programme aux constituants de l'environnement ».

Dans une aile du Grand-Palais, le XVI^e Salon « Grands et Jeunes d'Aujourd'hui » maintient son heureuse initiative de présentation d'œuvres de jeunes, venus des horizons les plus inattendus, sans pour autant écarter des artistes réputés. Les tendances s'y entremêlent avec nombre d'hyper-réalistes, mais aussi de surréalistes qui s'ignorent. L'abstrait a ses tenants ; l'art conceptuel s'affirme ; l'objet règne, polyforme, bénéficiaire de toutes les techniques modernes avancées ; l'espace se réduit ou s'ouvre à l'envi, tandis que de discrets mécanismes nous rappellent que nous ne sommes pas loin du palais de la découverte. Rozanes, avec ses « sphérostratyls », immobilise d'abord le monde de ses solides, masses fondues, transparentes, rieu-sés, avant de nous inviter à pénétrer un au-delà de lumières merveilleusement décomposées. Rozanes est bien connue des milieux artistiques belges depuis ses expositions réussies en 1967 et 1970, et maintenant ses œuvres récentes plus conceptuelles animent la galerie Liliane François, toujours si riche en créations de notre temps.

Alors pourquoi poser cette question : où va l'art ? puisque les artistes eux-mêmes, dans une sorte d'autodafé, détruisent notre notion classique d'art, de commentaire forcé, où nous casons notre jargon de body-art, de vidéo, de super-pop, que sais-je encore ? dans la liste du charabia quotidien.

L'art, il va à sa façon, et c'est peut-être Valéry qui avait raison déjà lorsqu'il écrivait à Gide en 1902 : « En vérité, je crois que ce qu'on appelle art est destiné soit à disparaître, soit à devenir méconnaissable ».

P.-A. FOUET ♦

POURQUOI PAS ?
95, bd E.-Jacquemain
1050 BRUXELLES

9 Oct. 1975

VU A PARIS

MAIS OÙ VA L'ART ?

Septembre n'a pas manqué sa rentrée : les expositions reprennent leur façade parisienne après leur déplacement estival en province. La 9^e Biennale de Paris s'est ouverte à grand renfort de publicité. Dans un joyeux tintamarre qui bouscule quelque peu organisateurs, personnalités, critiques, des jeunes artistes du monde entier ont accroché leurs dernières œuvres dans les grandes salles du Musée d'Art Moderne de la ville de Paris, du Musée National d'Art Moderne et, de l'autre côté de l'avenue du Président Wilson, dans l'austère Musée Galliera.

Tout de suite naît l'insolite et l'inattendu. Cette biennale aura, en effet, le grand mérite de s'être ouverte à tout ce qui vit, ce qui remue dans le monde. Georges Boudaille, délégué général depuis 1970, dans le substantiel album de présentation, parle « d'acte de foi, de manifestation de confiance dans la jeunesse, d'interrogation permanente sur l'art, sa nature, son destin ». Il avait surtout raison de préciser, dans sa déclaration à la télévision, que tout y est... « sauf l'académisme ». D'abord, la composition de la Commission internationale donnait des garanties, puisque ses membres viennent eux-mêmes d'horizons bien différents, tant par la nationalité que par les idées. Et les œuvres ont-elles été ainsi accueillies sans idée préconçue de présélection, leur nombre seul imposant les retraits. Mais, tout de même, le record ne se discute pas : cent

vingt-cinq artistes de vingt-huit pays, y compris les nations de l'Est. L'impartialité et l'éclectisme y présidant, les musées ont laissé une large place aux peintres paysans de la République populaire de Chine.

La vie de masse s'impose dans ces dessins expressifs de femmes, de jeunes, de vieillards animés de leurs convictions, imprégnés de leur esprit militant qui semble même avoir surpris le public qui les applaudissait à Pékin. Y aurait-il maintenant partout dans le monde cette affirmation de la personnalité intangible de l'art, de la dissidence déclarée contre tout conformisme ? Le tableau d'un artiste hongrois : « The art is opposition », nous donne-t-il une première définition, qui peut couvrir une grande partie des œuvres ? Sans doute, dans la mesure où l'actuel se déforme, où le réalisme apparent reste insaisissable, tremble dans sa surmultiplication, où le matériau lui-même n'a plus de consistance réelle ou technique. Il faut bien parler de rupture et, partant, de révolution.

♦

Certes, la vie nous apparaît de plus en plus dans son dérisoire détail d'un quotidien fatigué, d'un signe, d'un geste, d'un bric-à-brac de taudis. Ce Japonais a transporté sa chambre à coucher ; ce Suisse joue aux travestis ; cet Italien, sur un canot pneumatique, « scie » en deux le fleuve ; cet Américain se perd en 25 photographies de brousse. Parfois naît une projection vers l'infini, comme une grande idée sans support. Peut-être le reflet du dépassement de notre monde et de notre société. A nouveau le besoin de rupture, si vif à certaines époques. Dada n'avait pas fait autre chose.

Je rapproche beaucoup de ces jeunes du grand peintre mexicain David Alfaro Siqueiros dont les Editions Sociales viennent précisément de nous donner la traduction de sa pénétrante réflexion : « L'Art et la Révolution ». L'artiste parcourt un chemin d'homme d'action, le propagandiste affirme ses idées par la parole et par l'écrit. Mais pour

lui qui lance, dans les années 20, la peinture muraliste, quel moyen extraordinaire de situer, par le dessin, la peinture, sa recherche, son combat, son élan. Peut-être parmi tous ces jeunes, qui se moquent de l'art, qui ne font que du provisoire, découvrons-nous demain de solides artistes ? Nous n'avons pas à juger des moyens qu'ils choisissent pour y parvenir.